

Theresienstadt – K.50

Le 7 mai 1945, vers 18 heures, chargés dans deux remorques tirées par des tracteurs, nous quittons SAAS (Tchécoslovaquie), accompagnés, je dois dire, même étroitement gardés, par des S.S. en armes et quelques Kapos qui refusent de nous dévoiler le but et le pourquoi de ce transport.

Trouver une place confortable pour reposer nos membres disloqués par la cruelle expérience de trois semaines de marches forcées dans la montagne, est impossible. Nous sommes surcomprimés, les jambes tendues pour ne pas perdre un semblant d'équilibre à chaque instant compromis par les cahots d'une route sinueuse, étroite, ravinée.

Il nous fut imposé de demeurer ainsi seize heures qui furent fatales à quelques déportés et annihilèrent le peu qui pouvait nous rester d'énergie.

Le brouillard épais d'une nuit glaciale tombe sur nous pour augmenter notre martyre. A l'aube, plusieurs détenus, les yeux démesurément ouverts, une bave figée à la commissure des lèvres, agonisent debout. Il y a même un mort, un Russe, qui est déjà raide.

Malgré l'interdiction de nos gardiens, nous recevons dans un petit village Tchèque, un bienfaisant ravitaillement que l'on nous jette au passage. Des jeunes filles courent avec du sucre, des pâtes de fruit, du pain, de vieilles femmes nous lancent des gâteaux, du chocolat. Je réussis à saisir au vol quelques morceaux de sucre et un croûton de pain que je dois protéger de mon mieux contre la convoitise de mes voisins Russes et Polonais.

Un peu plus loin, dans une petite agglomération, arrêtés pour que notre lugubre et douloureuse agonie puisse être photographiée et filmée par des officiers S.S. accompagnés de femmes jeunes, élégantes et rieuses, un civil, pris de pitié, nous apporte de l'eau que nous réclamons pour calmer la sécheresse de notre gorge brûlante. Un gardien le voit, le bouscule, renverse le seau en hurlant et menace de son revolver. Nous repartons muets, sans réactions. Une telle cruauté ne nous émeut pas. Nous sommes habitués.....

Vers 14 heures, le 8 mai, nous arrivons dans une ville importante. L'insurrection tchèque bat son plein. Prudemment, nos S.S. et Kapos nous abandonnent. Des civils viennent à notre secours. On nous décharge, (le mot n'est pas trop fort) sur les bernes qui bordent un grand jardin public, quelques uns avec beaucoup de mal, réussissent à tenir debout en trébuchant, les autres, c'est-à-dire les neuf dixième, tombent sur l'herbe et s'endorment. Plusieurs ne se réveilleront jamais...

Nous sommes à THERESIENSTADT.

J'ai su, plus tard, que nos gardiens et nos Kapos avaient été pris et fusillés...

Après une attente assez longue, notre cortège pitoyable est emmené vers des baraquements en bois. Un colis Croix-Rouge de 5 kilos est octroyé à chacun. – Beaucoup n'ont plus la force de l'ouvrir.- Allongé sur le sol, je mange quelques gâteaux avec avidité. Chocolat, sucre, biscuits disparaissent rapidement. L'eau coule sans arrêt de robinets grands ouverts ; aidé par mon ami, NICOT, du Mans, j'y vais et en absorbe plusieurs litres de suite. Je me sens mieux. – Hélas... cette abondance après la disette est néfaste à certains malheureux qui ne savent ou ne peuvent limiter leur convoitise.

Un médecin français passe au milieu de nous : il nous assure de toute sa science mise au service de la plus absolue bonne volonté.

- « Demain, nous dit-il, vous serez soignés, ravitaillés, dorlotés... » - Pourquoi pas tout de suite ?...

Le 9 mai, vers dix heures, nous recevons l'ordre de quitter les lieux... destination inconnue... Les hommes valides doivent s'aligner dehors, les autres, les plus malades, attendront sur place les ambulances qui les répartiront dans les divers hôpitaux de la ville.

Après avoir serré quelques mains, je pars péniblement avec une cinquantaine de Français et une plus grande quantité de Russes.

Nous sommes alors douchés et rasés. Grâce à la générosité des Juifs de Terezin, nous sommes vêtus de façon décente, de linge de corps et de costumes hétéroclites, mais propres. – Nous abandonnons enfin nos guenilles rayées, pleines de poux, d'excréments et de sang. –

Parqués dans les chambres d'une caserne d'officiers S.S. nous sommes gardés par des soldats russes (comme des coupables) qui, baïonnettes au canon, interdisent tout contact avec l'extérieur.

Allongés sur de maigres paillasses, sans couverture, nous attendons les secours promis.

Nous avons attendu en vain... Le médecin qui, la veille, était rempli de si généreuses dispositions, ne revint jamais vers nous... Un autre, cependant, Français lui aussi, lui aussi rescapé, comme nous, des camps de la mort lente, fit une courte incursion dans nos chambres, distribuant quelques comprimés de charbon. Ridicule mise en scène, impropre à soulager les souffrances des dysentériques, la fièvre des typhiques, à cicatriser les plaies purulentes des blessés, à atténuer les râles des agonisants.

Je me suis permis, au cours de cette visite (12 mai 1945) de questionner ce praticien sur le sort des malheureux abandonnés, le 9 au matin, dans la baraque en bois.

« Ils sont à l'hôpital... me fut-il répondu... Nous avons fait le nécessaire... Soyez sans inquiétude... Ils seront très bien soignés... »

Sans inquiétude ? Non... cela n'est pas possible... Bien soignés ?... Comme nous, peut-être. Un déporté russe qui parlait un peu notre langue, plus compréhensif et surtout plus civilisé que ses congénères, consentit à user des passe-droits accordés par les sentinelles aux hommes de leur race pour aller, sur place, se rendre compte de l'exactitude de la première partie de cette réponse. Il revint, tête basse, et nous dit en tremblant : « Camarades, tous morts dans baraque... »

Ils avaient été oubliés...

J'ai cherché à connaître le nom de ce médecin Français qui avait fait le « nécessaire »... Peine perdue...

Pendant des jours interminables, nous avons vécu dans le plus total dénuement. Le pain distribué était immangeable. Il fallait vraiment qu'il le soit pour que nous n'y touchions pas ou guère, car nous avions très faim. Les distributions de soupe.... environ trois cuillérées à bouche par personne et par jour... de pommes de terre, deux, trois petites parfois et par jour, et pas pour tout le monde encore, se faisaient un peu comme dans les camps de concentration allemands. Il y avait des débrouillards, sans scrupules, et souvent il ne restait plus rien à ceux qui auraient dû être servis les derniers.

On nous distribua une fois, du lait écrémé, il était bleu et acide comme du vinaigre.

Enfreignant la consigne et à leurs risques et périls, quelques uns réussissaient à se mettre en rapport avec la population et à sortir. C'était alors la fête, car les Tchèques, très humains, abandonnaient leurs rations (soupe à l'orge, pain blanc, salade) aux misérables quémandeurs qui suppliaient et mendiaient, afin de ne pas mourir encore.

Chaque matin, des camarades ne se réveillaient pas. Des cas de folie se produisirent et j'ai vu des hommes remarquables d'intelligence, sombrer peu à peu, ou brusquement, dans l'inconscient. Je ne rapporterai pas ici des faits très nets dans ma mémoire. Il y a des choses qui ne peuvent se décrire.

Plusieurs d'entre nous, parmi les plus valides, comprirent rapidement qu'il n'était pas possible de vivre en ces lieux et tentèrent la grande aventure.

LAGARRIGUES, NICOT, GOULARD, MAYER, PICKE, BARRIAU prirent la porte du large. Si, malade, BARRIAU revint le jour même, les autres réussirent, avec des fortunes diverses, à rejoindre les Américains. Ils doivent, peut-être, à cette scabreuse entreprise, la joie de vivre tous aujourd'hui.

On essaya bien, un jour,.... Lequel ??... que l'on me pardonne ce manque de précision... de faire quelque chose pour calmer les tourments des dysentériques (nous l'étions tous...) Il fallait descendre à l'infirmerie et absorber un liquide qui devait, paraît-il... arrêter ce fléau trop fréquemment mortel. Je ne sais si ce fut mon tempérament de paysan normand (tatillon –

hésitant...) qui me conseilla de ne pas prendre part à cette cure en deux épisodes, à vingt quatre heures d'intervalle, mais ce que je puis affirmer, c'est que les malheureux qui répondirent à cette invitation furent pris, au bout de quarante huit heures, de coliques terribles, de vomissements, de maux de tête atroces. Je demeure persuadé que cette expérience fut fatale à beaucoup de camarades.

Je me souviens que, presque aveugle, paralysé, sans force aucune, j'ai été traîné par deux rescapés vers le 25 ou 26 mai, à cette infirmerie, afin d'implorer quelque secours. Il me fallut attendre le bon plaisir d'un médecin Français (un autre...) pour pouvoir exposer mon cas et tenter d'obtenir quelque faveur. Je fus mis à la porte avec deux comprimés de charbon... J'avais cependant eu le loisir d'entendre les rires de ces étranges apôtres, mêlés aux cris joyeux de jeunes infirmières tchèques. Les sourires de ces belles avaient sans nul doute plus d'attraits que les rictus des mourants.

Lorsque le 30 mai, des soldats Français vinrent avec des camions nous libérer « une seconde fois », notre allégresse fut si grande qu'oubliant nos malheurs, nos misères, nos tourments, notre faiblesse extrême, nous comprîmes tous que, cette fois, mais cette fois seulement, nous échappions à l'enfer.

Oui, nous échappions à l'enfer, nous, les survivants, nous, le petit nombre des favorisés de la chance. Hélas, nous abandonnions, dans cette ville, 80% de nos camarades, victimes de l'incurie des uns et de la passivité des autres. 80% de malheureux qui avaient su la victoire et entrevu la liberté : une liberté qui a précédé de peu leur repos éternel.

Nous attendions mieux de nos libérateurs, nos alliés tout de même... Nous étions en droit d'espérer beaucoup de ceux qui se sont contentés de rire, de chanter, de festoyer pendant que nous nous lamentions, vides d'espoirs et que d'autres mouraient, vides de sang...

Au cours de cette vie infernale, il y eut cependant des heures de réconfort. Il nous a été donné d'assister à des actes de dévouement vraiment remarquables.

C'était ROUXEL, de Paris, qui, chaque jour, faisait sa tournée d'amitié, apportant avec lui, le secours de réconfortantes paroles. La mort ne lui a permis de revoir les siens que quelques jours.

C'était LETERTRE, de Chateaubriant, ce brave vieux Letertre affairé, auprès de ses voisins malades, qu'il a soignés avec un zèle sans limite, jusqu'à ce que le mal vienne le terrasser à son tour.

BELOEIL et MALIN ne sont plus, mais LETORT ne saurait me contredire.

C'était MARTINON, de Volvic, qui, avec une audace bien française, et au prix d'efforts surhumains, réussissait à sortir pour chercher en ville, ce qui pouvait apaiser la faim de son fils et de tout le monde. Ils ont tous les deux revu leur village et reposent dans leur cimetière.

C'était LAURENCE, de Vernon, PFIHL d'Arcachon, SUDREAU, de CAUDREAU et tant d'autres, toujours volontaires pour les corvées, afin que les malades en soient exemptés.

Ah.... Si tous avaient compris leur rôle comme ceux-là, il y aurait moins d'attentes angoissantes, moins d'espoirs déçus....

Pierre GUITTON - Agriculteur
A NONANT-le-PIN (Orne)
(Flossenbürg – Matricule 9 753)